

POUR L'AMNISTIE! TRAVAILLEURS, DEBOUT!...

C'en est fait. Pressés de rentrer dans leurs terres, satisfaits de jouer un mauvais tour aux malheureux enfermés ou exilés, les vieux birbes du Sénat sont partis en vacances sans examiner le projet d'amnistie.

Honte à ces vieillards au cœur sec qui, dix ans après la guerre, se refusent avec entêtement à faire le geste de justice et de réparation, anxieusement attendu!

Honte aussi à ce gouvernement qui, reniant ses promesses solennelles, n'a pas eu le courage de poser la question de confiance qui aurait placé le Sénat en face de ses responsabilités!

Honte encore à ces élus radicaux et socialistes qui ont failli à tous leurs engagements, trahi leurs doctrines et abandonné leurs amis!

Honte à tous ces politiciens de toutes couleurs qui se sont courbés devant la réaction, qui ont capitulé devant le Veau d'Or!

Face à toutes ces lâchetés, devant tant d'ignominie, se dressera-t-il au moins quelque chose ?

Abandonnera t-on à la tristesse infinie de leur sort tous ceux qui sure être douloureusement, humainement, des hommes alors que nous ne sûmes, nous qui laissons faire, être que des sous-homme?

N'y a-t-il donc plus rien qui vibre, qui pense, dans ce pays? Toutes les flammes sont-elles éteintes? Toutes les énergies sont-elles si complètement endormies qu'il ne faille attendre aucun réveil.

Allons-nous, nous qui sommes en liberté, laisser le soin aux prisonniers de protester eux-mêmes? Allons nous tolérer qu'ils agissent encore à notre place?

Si cela doit être? Si nulle force ne bouge, si nulle protestation ne s'élève, honte à tous! Honte à toi, classe ouvrière! Honte à vous intellectuels passifs! Honte à vous, journalistes qui, déjà, rentrez dans le silence!

Ah! il fut pourtant d'autres temps, pas loin de nous, où nous connûmes pour notre réconfort et aussi pour notre honneur d'hommes, moins de pusillanimité, davantage de courage!

Est-elle donc si loin cette époque où la classe ouvrière, tous les hommes généreux, tous les penseurs se dressaient en face de la voilette gouvernementale, de la réaction insolente comme aujourd'hui, odieuse comme toujours, pour arracher Dreyfus à son sort. Pour sortir Rousset des bagnes africains, pour tenter de soustraire Ferrer au martyre?

Ne reste-t-il donc plus rien de toutes ces énergies d'antan qu'il faille qu'un Goldsky recommence la grève de la faim pour se faire rendre justice?

Faudra t-il donc que tous les enfermés en fassent autant, contraignent par leur sacrifice la chiourme à lâcher prise?

Eh bien! non. Cela ne sera pas, ne pourra pas être. Puisque tous les politiciens ont renié leurs engagements, puisqu'ils nous ont odieusement trompés, n'attendons rien d'eux, agissons.

Malgré la veulerie générale, il y a bien quelque part des forces qui ne voudront pas que la souffrance continue, qui ne craindront pas «*de faire de la peine*» aux gouvernants.

Les protestations, les meetings, les campagnes de presse, ont été insuffisants. Il faut faire davantage, agir plus vigoureusement, faire participer directement à l'action toute la classe ouvrière de ce pays.

Les organisations prolétariennes le peuvent. Elles doivent le faire.

L'opinion publique sait ce dont il s'agit. Elle accueillera sympathiquement les efforts qui seront faits pour mettre un terme à cette répression abominable. Elle aidera de toutes ses forces, j'en suis sûr, ceux qui auront le courage d'agir.

Le Comité de défense sociale les a appelées, ces organisations, à prendre activement en mains la cause des opprimés. Elles doivent l'entendre.

Ce sont, par la bouche du Comité, les encellulés qui crient à l'aide, qui réclament la liberté, cette liberté dont jouissent en paix honorés, riches, décorés, considérés et satisfaits leurs bourreaux, les affreux gredins de la mercante, la tourbe rutilante, dorée des coquins de la guerre.

Ah! ils sont tous amnistiés de plein droit ceux-là! Nul ne songe à les inquiéter, personne ne veut leur faire la moindre peine. Ils commandent en maîtres, ils s'approprient, si on les laisse en paix, à faire de nouvelles victimes, comme ce malheureux Lemeunier que les soudards de Limoges viennent de condamner à mort.

Si le prolétariat de ce pays n'est pas à jamais incapable d'un sursaut, de dignité, s'il n'a pas toute honte bue, il doit enfin rompre le silence, faire cesser le martyre des siens.

Plus de boniments, plus de chloroforme, plus de confiance mal placée, plus d'abandons, de l'activité.

Qu'on prépare, sans tarder, la lutte nécessaire, et qu'on livre enfin la bataille, toutes forces réunies si cela se peut. Voilà la tâche à accomplir.

Ce sont les mères éplorées, les pères anxieux, ces compagnes et les petits des malheureux prisonniers qui le demandent, alors que tous pourraient l'exiger.

J'ai confiance, malgré tout, que les gestes nécessaires s'accompliront.

Si, par malheur, les dirigeants ouvriers, après les parlementaires, ne savaient pas, eux non plus, répondre comme il convient aux appels désespérés qui montent vers eux, il resterait encore assez de travailleurs pour œuvrer quand même.

Quelles que soient donc l'attitude qui sera adoptée, en définitive, et l'action décidée, il se trouvera, j'en suis fermement convaincu, assez d'ouvriers révolutionnaires pour faire leur devoir.

Quoi qu'il arrive, qu'ils agissent. Ils peuvent compter sur la solidarité de tous ceux que l'iniquité révolte. Et puis, qui sait si ce ne sera pas enfin le réveil.

Dix ans d'abdication, dix ans de misère, de torpeur, de sommeil, ça compte malgré tout. Sous peine d'être à jamais indigne de se libérer, la classe ouvrière doit reprendre conscience d'elle-même. Le moment est venu de rompre le silence obstiné, de reprendre la lutte, de faire face à l'ennemi, d'arrêter le despotisme triomphant, de barrer la route à l'asservissement.

Après cette bataille à laquelle ils ne sauraient se soustraire, s'ils ont la moindre conscience de leur devoir, les travailleurs en auront d'autres à livrer, et sous peu.

Que celle-ci soit donc le prélude de ce renouveau d'activité et le stimulant nécessaire pour soutenir les luttes sévères qui s'annoncent.

La classe ouvrière a, une fois de plus, la preuve qu'elle ne doit compter que sur elle-même.

Si ce n'était la souffrance infligée aux malheureuses victimes, on pourrait presque se féliciter de cette attitude du gouvernement et du parlement. Espérons que, dorénavant, les travailleurs et surtout leurs dirigeants ne se laisseront plus prendre aux pièges des gouvernants, qu'ils sauront englober dans un même mépris ceux de gauche et ceux de droite.

Que les déçus, les trompés d'hier rejoignent sans tarder ceux qui se refusèrent à accorder le moindre

crédit aux «*démocrates*» du 11 mai et que tous, définitivement mis sur leur terrain de classe, fassent l'impossible pour arracher aux tyrans leurs proies.

Une fois de plus, la grande leçon des faits apporte les enseignements nécessaires.

Puisse t-on enfin en tenir compte et ne plus retomber dans les erreurs passées.

Et maintenant à l'œuvre, sans tarder davantage. Pour l'amnistie! Travailleurs debout!

Pierre BESNARD.
